

Pascal Jacob

**LA MORALE  
CHRÉTIENNE  
EST-ELLE  
LAÏQUE ?**

La Morale Chrétienne est-elle laïque?



Pascal Jacob

**LA MORALE CHRÉTIENNE  
EST-ELLE LAÏQUE ?**

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR

*L'École, une affaire d'État?*, Mame Edifa, 2008

© Novembre 2012, Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-125-3

ISBN pdf : 979-1-03360-286-6

**Éditions Artège**

11, rue du bastion Saint-François – 66 000 Perpignan.

[www.Editionsartège.fr](http://www.Editionsartège.fr)

Elisabeth, *pour sa patience*  
Dr Roger Verley, *pour ses lumières*  
André Michelez, *pour ses inspirations*  
Jean-Christian et Cécile, *pour leur esprit critique*

*« La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même  
qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance »*

Karol Wojtyła



## Préface

**D**écision ou Jugement? Valeurs ou Biens? Création ou Vocation? Soumission ou Concrétion? Exception ou Détermination? Moindre mal ou Mieux possible? Observance ou Consentement? « Ne tue pas » ou « Ne commets pas de meurtre »? « Que dois-je faire? » ou « Qu'est-il bon de faire? » Peut-être ne voyons-nous là qu'une querelle de mots ou une louable dispute philosophique? Or ces distinctions retrouvées offrent une réponse à la « solitude » de la conscience humaine: « Ai-je pris la bonne décision? »

Si la conscience se trouve en position de devoir déroger dans les situations particulières, d'arbitrer des conflits de valeurs, d'élaborer des compromis, de s'autoriser à faire le mal en vue d'un bien, d'admettre que parfois ce qui est mal (exemple: mentir ou voler) est un bien, elle fait l'expérience d'une stupéfiante et angoissante solitude. La question « ai-je pris la bonne décision? » ne peut trouver de réponse, ni en soi: si l'exception confirme la règle, rien ne confirme l'exception; ni dans le dialogue avec autrui: « Tu as choisi en ton âme et conscience. »



À cette angoisse, on voudra répondre par un discours déculpabilisant : « tu as fait de ton mieux », discours qui n'apaise pas. Certes, cette parole prend sens quand, du fait des circonstances, il a été difficile, voire impossible, de bien juger ; elle est même un appel heureux et audacieux à la reconnaissance de notre vulnérabilité. Mais elle se trouve impuissante à taire la culpabilité latente qui résulte d'une telle angoisse.

La solitude est ici celle la page blanche, la conscience étant alors décrite ou comprise comme une simple toile de fond sur laquelle sont projetées quelques impressions utopistes et impulsions contradictoires. La conscience morale ne peut alors qu'enfermer l'homme dans une infranchissable et impénétrable solitude.

En revanche, si la conscience perçoit non seulement un appel à faire le bien mais une antériorité de cet appel dans la nature humaine, elle fait alors l'expérience du repos. La conscience « ne tourne plus dans le vide », elle repose sur la reconnaissance de la loi naturelle qui ne lui est pas extérieure mais antérieure. Elle trouve son repos en devant juger et non décider ; elle n'est plus angoissée à l'idée de décider « ce qui est bon » ou d'avoir à concéder au mal. La solitude, inhérente à la conscience qui délibère, trouve quant à elle son repos dans le jugement prudentiel, le consentement, l'exécution et la joie qui en découle.

« Ai-je pris la bonne décision ? » Cette question nous habite ou parfois même nous hante : « Que feriez-vous à ma place ? » Nous l'entendons dans la bouche de ceux qui viennent nous demander conseil. Cette question appelle une

réponse; il en va de l'estime de soi car elle entre en résonance avec cette autre question: « Est-il bien que j'existe? »

« Ai-je pris la bonne décision? » cache cette autre question: « Sais-je prendre une décision? » Combien est ici précieuse la connaissance de ce qu'est un acte humain pour celui qui s'interroge et pour celui qui est pris à partie. « Travaillons à bien penser, c'est le principe de la morale » (Pascal).

« Notre objet – écrit l'auteur de ce livre – [...] est de montrer l'intérêt de l'approche chrétienne en éthique pour une réflexion morale qui se voudrait seulement œuvre humaine. » Son intérêt se vérifie en l'expérience de repos et non d'angoisse qu'elle offre.

Cette réflexion philosophique est dès lors des plus précieuses pour l'homme contemporain qui connaît la fatigue d'être soi; elle trouve là sa raison d'être pour tous ceux qui ne voyaient qu'une dispute philosophique.

Père Frédéric Foucher



# Introduction

## Entre relativisme moral et hypernormativité

Après la grande révolution culturelle de 1968 qui avait semblé l'avoir dépassée, la question dite « morale » revient régulièrement sous le terme plus consensuel d'« éthique » ou de façon décomplexée parfois, pour appeler à « moraliser » la vie politique, ou encore s'inviter à l'école sous la forme de « leçons de morale ». Nous vivons dans un monde hérissé d'injonctions de toutes sortes, et pourtant assez hostile à tout discours moralisateur : « Couchez avec qui vous voulez, mais triez vos déchets ! »

L'exigence morale est là, à chaque fois que nous nous posons la question de savoir si ce qui est possible est aussi souhaitable : nous pouvons transformer l'homme, le dupliquer bientôt, et parfois les réalisations les plus criminelles font avancer la médecine<sup>1</sup>.

Or les diverses philosophies morales qui se constituent aujourd'hui nous laissent insatisfaits, du fait de leur diversité même. Il est paradoxal qu'en même temps que s'impose

---

1. Que l'on songe par exemple aux expériences des médecins nazis dans les camps sur des « cobayes » humains.

l'idée selon laquelle l'humanité forme une grande famille humaine, que la mondialisation rend visible cette unité tout en appelant une éthique qui régule cette nouvelle façon de vivre, l'expression « chacun sa morale » puisse avoir encore du sens. Dans la mesure où nous habitons la même planète qui, de plus, rétrécit chaque jour, les mœurs d'autrui ne regardent plus seulement que lui-même.

Dans une société égalitaire et individualiste, le principe selon lequel la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres est aussi insuffisant.

Car où donc commence la liberté des autres ? Et où s'arrête-t-elle ? Il se pourrait bien que « ce que je peux faire » ne soit limité que par « ce qu'autrui peut faire », auquel cas nos relations seront régies non pas par le droit et la justice, mais par des rapports de force et de puissance.

Or la puissance qui semble émaner de l'argent et de la technologie, notamment, nous presse de penser à nouveaux frais les principes fondamentaux de notre agir individuel ou collectif, en même temps qu'elle éloigne de nous, un peu plus chaque jour, le mirage d'une société égalitaire ou même simplement juste. Ainsi chaque jour se proposent à nous avec insistance des choix qui n'en sont pas vraiment, des modes de vie dont nous sentons bien qu'ils nous font violence.

Il n'est pas original de dire que notre société, qui prêche la tolérance parfois plus que de raison, est en même temps extrêmement contraignante. Le « moralement correct » invite chacun à ne pas exprimer de jugement moral s'il n'est pas l'objet d'un large consensus sous peine d'être accusé de « dérapage » ou d'être « au centre d'une polémique ». Nous nous indignons volontiers à propos d'un certain nombre de comportements qui en valent la peine, comme la pédophilie,

l'esclavage ou la torture, et nous ne craignons pas d'être contredits. Mais la dénonciation de leurs causes est réservée à quelques intellectuels marginaux qui osent se demander si des phénomènes comme la pornographie, la mentalité eugéniste, la possibilité de sacrifier des embryons humains, ou même la « libération sexuelle », n'entretiennent pas avec ces comportements unanimement réprouvés des relations plus ou moins directes.

La destruction des frontières, les mondialisations de toutes sortes, en même temps qu'elles conduisent à la confrontation de « systèmes de valeurs », ne nous permettent plus de nous contenter d'une « éthique fragmentée » qui prendrait acte de cette remarque attristée de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Le nouvel espace du « vivre ensemble » nous provoque à l'universel, nous invite à nous retrouver autour de valeurs communes sans plus pouvoir nous contenter d'un relativisme moral devenu clairement insoutenable et invivable.

Est-il si « ringard » de parler de morale ?

La vraie morale, disait Pascal, se moque de la morale. Nous nous moquons d'une morale qui ne serait qu'une liste de règles, parce que nous y soupçonnons toujours quelques fondements arbitraires ou trop intéressés, ou quelque intention de régir nos actes. N'est-il pas probable alors que l'on m'accordera demain ce que l'on me refuse aujourd'hui, ou même que l'on me l'accorde déjà ailleurs ?

Ce dont nous avons besoin, ce ne sont ni de règles abstraites et désincarnées, ni d'un nihilisme<sup>2</sup> moral qui ouvre

---

2. Du latin « *nihil* » qui signifie « rien » ou « néant », le nihilisme affirme que nos valeurs morales ne reposent sur rien et sont donc vaines. Nietzsche en est la grande figure.

à toutes les dérives. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une philosophie morale qui éclaire notre agir mais qui ne nous dicte pas une conduite particulière, qui sans se contenter d'énoncer des interdits ne pulvérise pas non plus toute exigence morale au nom de la liberté et du relativisme.

### **Mais au fait, qu'est-ce que la morale ?**

Si l'on entend par morale<sup>3</sup> au sens le plus général et ouvert une « régulation des mœurs », alors il faut bien reconnaître la diversité des conceptions qui se présentent à nous. Faut-il capituler devant cette diversité ? N'est-il pas plus raisonnable de chercher un fondement commun aux valeurs communes sans lesquelles nous ne pourrions pas vivre ensemble ?

Une définition très sommaire de la morale pourrait être : « ce qui inspire le comportement que nous aimerions trouver chez autrui. » Les plus farouches détracteurs de « l'ordre moral » apprécient qu'on ne leur vole pas leur voiture et ne dédaignent pas que l'on s'adresse à eux avec courtoisie. Peut-être même apprécient-ils que l'on tienne ses engagements et qu'on leur rende la monnaie quand ils achètent un journal dans lequel ils espèrent trouver des informations véridiques. Ils se disent probablement : « cela est bien » et non pas immédiatement « cette personne a été socialement conditionnée à agir de la façon dont il se trouve que chacun, ayant été conditionné de même, attendait qu'elle agisse ».

---

3. On a souvent coutume de donner aux mots « morale » et « éthique » des sens un peu différents, mais qu'il n'est pas nécessaire pour le moment de distinguer.